

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Linus BIRCHLER

Le Magnificat. Une journée de la vie de Bach (fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 23, p. 200-205

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le Magnificat

une journée de la vie de Bach (fin)

Les vingt-six élèves étaient rassemblés au complet dans la grande salle de l'école : le bruit cessa aussitôt, car Bach était sévère et ils craignaient sa féroce vengeance. Après la prière et la lecture d'un passage de la Bible, on exerça un motet de Ludovico die Victoria puis un choral de Schein. Les élèves chantèrent fort bien, et Bach était tout à son affaire : depuis six mois qu'il l'enseignait à St-Thomas, le chant des élèves, auparavant rude et négligé, avait déjà beaucoup gagné en fraîcheur et en netteté. Bach ne songea pas un instant à ses émotions de la matinée ; il ne gardait, au plus profond de lui-même, que ce vague et chaud sentiment : Tu as là, quelque part, à terminer un travail qui porte en lui-même sa récompense.

Après l'heure de chant, il dut se hâter de grimper l'escalier pour la classe de latin ; dans l'obscur corridor, il croisa le professeur de mathématiques, maître Pistor, à qui, au passage, il lança une petite méchanceté. Les élèves de troisième en étaient arrivés à Salluste, et traduisaient le discours « *Multa me dehortantur* ». Bach exigeait la traduction la plus fidèle possible : et l'heure entière s'écoula dans une attention soutenue.

Il était maintenant libre jusqu'à onze heures. Anne-Madeleine était assise près d'une fenêtre, dans un angle de l'appartement. Sa jeune tête gracieusement inclinée, elle recommandait une chemisette du petit Philippe-Emmanuel. D'une caresse légère, il lui lissa les cheveux sur la nuque, joua un instant avec la conque rose de son oreille et murmura en faisant la grosse voix : « Gentille petite marâtre. » Mais, voyant se troubler ses yeux bleus, — l'unique enfant qu'elle lui avait donné était mort-né, —

il se tut, effrayé. Il prit du papier à musique et commença par calligraphier tout en haut de la page, selon son habitude : S. D. G. *Soli Deo Gloria*.

« Il y aura encore pour toi de la musique à copier, Madeleine, fit-il brièvement, je change la fin de l'air que nous avons exercé hier. »

La plume courut rapidement sur le papier ; et il écrivit, comme si elles lui étaient dictées, les dix premières mesures des voix.

Lorsque Madeleine lui rappela qu'il avait encore à faire une heure de classe, il mit de côté, par l'effort d'une volonté bien entraînée, tout ce qui se rapportait à son *Magnificat* ; et il entra dans l'école, très digne. Un instant, il est vrai, ses pensées se perdirent. Tout en dirigeant le « *Dicunt infantes* » de Gallus, il lui vint des doutes au sujet du chœur : « *omnes, omnes* » : la fiction dramatique qui aurait exigé que Marie elle-même chantât l'hymne d'actions de grâces, tombait par le fait même, puisque la fin déjà du deuxième verset « Voilà que désormais toutes les générations m'estimeront bienheureuse » se fondait en un chœur. Un instant il hésita, puis il se décida quand même à conserver cette fin audacieuse : sa vision avait été trop forte et trop éblouissante. Cependant, ses élèves avaient terminé, non sans confusion, le motet de Gallus sur les Saints-Innocents. Bach, qui s'était vite ressaisi, les rappela vertement à l'ordre et les fit recommencer. Maître et élèves respirèrent lorsque la leçon s'acheva...

Chez lui, le dîner l'attendait déjà. Il y avait de la viande de mouton, avec des choux et des carottes. Bach récita lui-même le « Venez, Seigneur Jésus » et, pendant le repas, il voulut s'enquérir exactement de ce que ses deux aînés avaient appris le matin à l'école des bourgeois. Après les grâces il les envoya jouer sur la place ; ils devaient aussi prendre avec eux le petit Gottfried, car leur père voulait « fabriquer de la musique » comme

disaient les enfants. Madeleine et sa belle-fille échangèrent un coup d'œil ; et lorsque la table fut desservie, elles quittèrent doucement la salle et s'efforcèrent de laver la vaisselle avec le moins de bruit possible — car Bach s'irritait facilement quand il composait.

Dans la chambre, le maître avait approché la lourde table de la fenêtre aux petits carreaux en hexagones ; puis il se mit au travail avec calme et méthode, marquant du pied la mesure. Aucune émotion de visionnaire en lui : son application était celle du menuisier, attentif à raboter exactement ses planches.

Il leva les yeux avec une impatience contenue, quand sa femme rentra pour lui annoncer qu'elle devait se rendre tout de suite à Gohlis, chez le paysan Schubbe, à cause des navets. Il respira, soulagé, lorsqu'elle ajouta qu'elle emmenait aussi Dorothée. — Resté seul dans l'appartement, il poursuivit son travail avec zèle, mais sans précipitation. Encore une fois, il fut dérangé : le petit Gottfried entra, trottinant et pleurnichant, montrant son genou ensanglanté, qu'il s'était éraflé contre une borne. Bach conduisit le petit à la cuisine, lava soigneusement la blessure, et y appliqua, selon les prescriptions de l'art, un léger pansement : il avait appris de son père à rendre de petits services, de ce genre, et s'y était souvent exercé. L'enfant reçut une piécette pour s'acheter des bonbons, et Bach revint s'asseoir à sa table de travail.

Lorsqu'à quatre heures moins dix, la cloche de St-Martin sonna le premier coup, le Cantor se leva, jeta sur ses épaules le manteau noir de deuil et passa à l'école prendre le troisième groupe, huit jeunes gens, qui, eux aussi, étaient habillés pour l'enterrement. La cérémonie — c'était un enterrement de troisième classe, comme on l'a déjà remarqué — suivit le rituel accoutumé : levée du corps, cantique et oraison funèbre ; (le vicaire Pyrck déclama au défunt ses adieux de troisième classe), puis service à l'église St-Thomas, où avec Sébastien à

l'orgue, les huit élèves chantèrent un motet. Bach remplissait consciencieusement ses obligations ; le grand Murrinus, en retard pour entonner : « O heure de la mort », reçut du banc de l'orgue le choc d'un furieux regard...

A la maison, la femme de Bach, revenue de la campagne, était assise, dans le jour tombant, penchée sur les pages de musique que son mari venait d'écrire. Elle voulait pénétrer le sens de ce chœur. La forme, elle la comprenait clairement — Bach lui donnait lui-même des leçons de contrepoint — mais souvent elle ne parvenait pas à en pénétrer l'esprit. Des formes, rien que des formes harmonieuses ! Ici elle saisissait fort bien la construction de cet « *Omnes, omnes* », l'artistique entrelacement des voix ; (elle avait rapidement déchiffré la phrase au clavecin) — mais que signifiait tout cela ? Un jour, elle avait voulu demander à Bach de lui faire sentir l'« esprit » d'une cantate : il l'avait regardée sans comprendre. Ne pouvait-il ou ne voulait-il pas s'ouvrir complètement ? Souvent pendant les deux années de bonheur de leur mariage, elle avait senti monter à ses lèvres cette torturante question, et parfois elle pensait avec une légère jalousie à la première femme de Bach, qui depuis trois ans reposait en paix.. Celle-là avait-elle possédé la clef de son être secret ? O homme énigmatique, aride et fougueux !...

Lorsque Sébastien rentra dans l'appartement assombri et déposa sur le bahut sa perruque et son manteau noir, elle s'abstint de l'interroger au sujet du sens caché de la musique qu'elle avait à la main. Sébastien fredonnait joyeusement : contre son attente, on lui avait donné pour le chant funèbre, deux florins au lieu du florin et demi qu'on lui devait. Madeleine dut apporter de la lumière ; et pendant une heure encore, il travailla paisiblement à son chœur. Arrêté par une difficulté, il écrivit en marge de la feuille son J. J. (*Jesu, juva !*) ; après une brève hésitation, il passa par dessus l'obstacle. Quand

L'heure sonna — il en était justement arrivé à la pédale, ce passage d'une si puissante audace — il secoua sa plume, versa du sable sur la feuille, et se donna congé pour la soirée. Il était de bonne humeur ; il entra dans la cuisine, où il voulut aider les deux femmes à préparer le souper, jusqu'à ce qu'il eut réussi, naturellement, à tacher de suie son jabot. On soupa joyeusement, puis Bach se mit à jouer de bon cœur avec les enfants ; une douzaine de fois, de son bras robuste, il souleva au plafond ce petit nigaud de Bernard, et il proposa aux grands des énigmes plaisantes. Il fit chanter Madeleine. Il voulait encore une fois entendre le chant nuptial : « Quand tu es près de moi... », et lorsque sa femme eut terminé, heureuse, elle plongea son regard dans les yeux gris et lourds de mystère de son mari.

Mais il était temps de se rendre à la « Poire dorée » pour la réunion du mercredi. Pendant que sa femme couchait les petits, Bach s'habilla pour sortir : il plaça sur sa tête massive, la perruque des dimanches, et le tricorne par dessus, prit sa canne de la main gauche, mit sa longue pipe entre les dents, et, après avoir embrassé les enfants qui venaient lui souhaiter une bonne nuit, il s'en alla par les ruelles pauvrement éclairées à la taverne de la « Poire dorée ».

Pour deux heures, Bach n'était plus qu'un bourgeois parmi d'autres bourgeois. On bavarda de la guerre et des impôts, d'un scandale chez M^{me} la Bourgmestre, et des récoltes prochaines. Sébastien était en verve. Au deuxième appel du veilleur, à dix heures, il se leva, serra la main de ses amis, (deux maîtres d'école, un tailleur et trois épiciers) et rentra chez lui en fredonnant doucement, à travers les rues maintenant éclairées par la lune. De loin, la lumière de Madeleine qui l'attendait le salua familièrement à travers les vitres...

« Demain jeudi, je suis libre ; j'en profite pour achever

le chœur et les deux airs suivants ; à la fin du mois, j'ai terminé le *Magnificat* en entier, et je puis le faire étudier pour les Vêpres de Noël ».

Pendant que Bach ouvrait la lourde porte cochère, il songeait à son manuscrit à demi-achevé aussi calmement qu'un menuisier pense au bahut qu'il doit terminer.

Linus BIRCHLER.

Tiré du
Schweizer-Heimkalender, 1925
Edit. : Bopp, Bülach (Zürich).

traduit, avec la
bienveillante autorisation
de l'auteur, par
Amédée Délèze, Phil.